

Le temps est caché dans les plis d’une fleur.

Personne ne sait qui je suis au juste, on ne me pose aucune question, j’avance et me poste à des endroits très précis pour retrouver les yeux que je portais alors, pour comparer, pour élargir, pour fortifier, pour nuancer. Je deviens alors l’enfant que j’étais et que je n’ai jamais quitté.

Je ne peux pas me séparer de ces heures qui m’ont vu grandir, partir, revenir, repartir encore. Le monde brûle mais je me suis engagé à le protéger, à ma façon. Nous sommes nombreux maintenant, nous avons décidé de tout affronter, et nous réussirons. On ne quitte jamais son enfance, elle nous protège aussi, à sa façon. C’est parce que nous sommes restés des enfants que nous voulons protéger le monde et c’est aussi pour cela que nous réussirons. Je ne savais pas que c’était de cette fenêtre qu’elle me regardait, j’aime retrouver la place exacte, ne plus bouger, emprunter ses yeux un moment. Et la mer est là, inchangée. Je traverse le hall, je reconnais les lignes si élégantes de Mallet-Stevens. Un jour, on m’a offert un livre, *L’Été 80*, et on m’a dit en riant que c’était peut-être moi l’enfant silencieux qu’elle regardait depuis Les Roches noires, oui, c’était peut-être moi puisque je venais là en colonie de vacances et qu’elle, de là-haut, elle me regardait et m’inventait. Elle, Marguerite Duras. Je ne sais pas, peut-être que c’était moi, peut-être que c’était vous, comment savoir ? Des enfants silencieux, il y en a partout, non ? Je ne parlais pas beaucoup, c’est vrai, je regardais la mer, j’essayais de comprendre, je voulais m’inventer en silence, c’était un travail très minutieux et immense, mais comment a-t-elle pu me comprendre ? Je ne jouais pas avec les autres, juste au ballon de temps en temps, mais je les aimais, je ne pouvais pas leur dire à quel point je les aimais, je ne trouvais pas les mots ni le moment pour le leur dire, il y avait en moi une envie d’aimer les autres qui me dépassait, parfois je fermais les yeux pour calmer la montée de cette vague, je devais me calmer, calme-toi je me disais. Alors je regardais la mer. Un jour, je trouverai les mots pour le leur dire, c’était ma promesse secrète. Je suivais des yeux les mouettes, les cerfs-volants, les chiens,

les coquillages, les bouts d’algues soulevés par le vent, le visage des gens, les chevaux sur le sable, je faisais provision pour la vie entière, tout était nouveau et moi, grâce à ce que je voyais, je devenais neuf à chaque seconde. Je n’ai jamais oublié cette magie. J’observais le voyage d’un papillon dans la chambre et nous nous regardions longtemps lorsqu’il s’arrêtait sur un mur pour se reposer un peu, je sentais qu’il me fixait, c’était une cérémonie inconnue. Les choses étaient merveilleusement complexes, elles n’avaient pas qu’un seul sens, elles dansaient dans toutes les directions tout en étant immobiles, elles étaient des diamants, elles reflétaient tout ce qui les entourait de vingt mille couleurs. De la même façon, je pensais que si je regardais, c’est qu’on me regardait aussi. Un objet devenait soudain vivant si je le remarquais, il m’invitait à poser mes yeux sur lui mais, en retour, il me scrutait avec la même curiosité, avec de grands yeux étonnés. Tout s’amplifiait. Mes yeux étaient des questions. J’interrogeais la composition secrète d’un paysage, le dallage d’une villa ancienne, la voûte des arbres qui menait au manoir, le cœur des fleurs les plus ordinaires, les nervures d’un pétale, le grain des livres anciens, le bois usé de l’encadrement des fenêtres, la couleur un peu passée d’un rideau, je voyais bien que dans les plus petites choses se cachait la forme du monde entier, sa beauté autant que sa violence. Le monde brûle, les guerres ne cessent pas, tout pourrait disparaître. C’est ce que je pressentais enfant et ce dont je suis témoin aujourd’hui. Le soir, parfois, avant de m’endormir, j’écrivais. Je me souviens, j’écrivais debout, sur le rebord de la cheminée, oh ! juste quelques mots, pour ne pas perdre ce que j’avais vu dans la journée, je savais qu’une fois écrits, ces mots auraient

le pouvoir d’exister autrement et pour toujours, ils me donnaient de la force, ils sauraient m’embarquer dans mes rêves et me conduire très loin, sans peur et sans frontières, peut-être en Afrique, peut-être à Calcutta, ou sur les rives du Mékong, ou encore juste à côté, au port du Havre ou le long des falaises d’Antifer, ces géantes. J’aimais déjà écrire et prendre soin. Voir, écrire, soigner. La mer est devenue ma mémoire. C’est étrange de le dire mais je crois que la mer, cette mer-là, m’a appris à voir. À force de la regarder, je me suis fortifié, j’ai appris à ne plus avoir d’âge, à faire battre en moi tous les temps de ma vie, ensemble, comme un orchestre clandestin logé dans mes yeux et mon corps. Tant de nuances, tant de couleurs superposées, délicates, furtives, voir sans jamais me lasser. Une vague, puis une autre, et tout recommençait, le temps s’enroulait devant moi, jamais rien ne mourrait. Elle, elle aimait dire : *« je ne sais pas si l’amour est un sentiment, je crois qu’aimer, c’est voir, c’est vous voir. »*

J’étais donc et suis toujours cet enfant devant la mer. Je reconnais les notes de la « Valse de l’Éden », c’est ma mère qui est au piano, elle est de l’autre côté de la maison, on ne la voit pas mais elle est bien présente. Elle me jouait cet air tous les soirs, avant de m’endormir. Je l’attendais et il arrivait. Il m’apaisait, il était le parfum de ma mère, la forme de ses mains, l’odeur de mon enfance. Elle veillait sur moi, juste à côté de mon sommeil, un livre à la main. Je crois que les mots de tous les livres qu’elle aimait entraient dans mes yeux fermés. Parfois, elle me lisait quelques phrases pour me faire partager sa joie. *« Notre cœur ne doit être bon qu’à sentir celui des autres. — Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe. »* Je ne comprenais pas tout et ne savais pas encore qui était Flaubert, ni qui était Louise Colet, mais tous ces noms et ces mots m’aimaient. *Bonjour tristesse, Salammbo, Madame Bovary, La Chamade, À l’ombre des jeunes filles en fleurs.* Écoute, me disait-elle, écoute : *« Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l’ordre des années et des mondes. »* Et je m’envolais lentement dans la nuit, comme une mouette ou comme un cerf-volant, tranquille, au-dessus du sable et de la mer, avec ma propre vitesse d’enfant.

Ces romans, je comprenais qu’ils deviendraient pour moi chambres, fenêtres, routes, ciels, vagues, qu’ils me donneraient de la lumière pour longtemps, et même si je venais un jour à les abandonner, je savais qu’ils resteraient dans mes yeux, à demeure. Je savais que je reviendrais vers eux. J’entends sa voix, depuis la terrasse des Roches noires, je joue à me pencher du parapet vers le sable. Elle s’adresse à moi, à vous, à nous : *« Je vous ai dit qu’il fallait écrire sans correction, pas forcément vite, à toute allure, non, mais selon soi et selon le moment qu’on traverse, soi, à ce moment-là, jeter l’écriture au-dehors, la maltraiter presque, oui, la maltraiter, ne rien enlever de sa masse inutile, rien, la laisser entière avec le reste, ne rien assagir, ni vitesse ni lenteur, laisser tout dans l’état de l’apparition. »*

Colette Fellous, 2021